



DANIELLE MICHEL-CHICH

*Lettre
à Zohra D.*



Flammarion

Extrait de la publication

DANIELLE MICHEL-CHICH

Lettre à Zohra D.

« Madame,

Le 30 septembre 1956 en fin d'après-midi, habillée en élégante jeune femme européenne, vous vous êtes dirigée vers le centre-ville d'Alger. Dans votre sac de plage, vous transportiez une bombe.

Ce même 30 septembre 1956, ma grand-mère m'avait emmenée manger la dernière glace des vacances au Milk Bar.

Nos vies ont basculé en même temps : c'est ainsi que, sans que nous nous soyons jamais rencontrées, nous nous connaissons. »

Danielle Michel-Chich a cinq ans quand son histoire croise la grande Histoire. Des décennies plus tard, elle livre le récit d'une vie réinventée en toute liberté. Et elle fait de Zohra D. la destinataire de cette lettre placée sous le signe de l'insoumission.

Journaliste, essayiste et traductrice, Danielle Michel-Chich est entre autres l'auteur de Déracinés, Les pieds-noirs aujourd'hui (Calmann-Lévy, 1990), Viens chez moi j'habite chez mes enfants (Bayard Éditions, 1996) et Thérèse Clerc, Antigone aux cheveux blancs (Éditions des Femmes, 2007).

Flammarion

Lettre à Zohra D.

Du même auteur

Déracinés, Les Pieds-noirs aujourd'hui, Calmann-Lévy, 1990.

Viens chez moi, j'habite chez mes enfants, Bayard Éditions, 1996.

Thérèse Clerc, Antigone aux cheveux blancs, Éditions des Femmes, 2007.

Danielle Michel-Chich

Lettre à Zohra D.

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8163-9

À Joël

« L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on nous a fait. »

J.-P. Sartre

Madame,

Le 30 septembre 1956 en fin d'après-midi, habillée en élégante jeune femme européenne, vous vous êtes dirigée vers le centre-ville d'Alger. Dans votre sac de plage, vous transportiez la bombe que vos camarades avaient préparée et qu'ils vous avaient chargée de déposer au Milk Bar, un glacier populaire de la rue d'Isly, forcément bondé en cette veille de rentrée des classes.

Ce même 30 septembre 1956, ma grand-mère m'avait emmenée manger la dernière glace des vacances au même Milk Bar.

C'est ce jour-là que vous avez choisi, Madame, pour passer à l'acte, un acte forcément meurtrier. Vous aviez vingt-deux ans. J'allais en avoir cinq.

Par ce geste, j'ai été privée de ma grand-mère, dont j'étais la petite-fille unique et que j'adorais, et de ma jambe gauche, dont j'ai très rapidement appris à me passer.

Par ce geste, vous êtes devenue un personnage incontestable de la guerre d'Algérie, et la petite fille qui mangeait une glace s'est trouvée embarquée dans un tout autre destin que celui qui lui était réservé.

Par cet acte, vous avez commencé votre carrière de femme politique.

À cette date, j'ai, en survivant, commencé une vie nouvelle.

Nos vies ont basculé en même temps : c'est ainsi que, sans que nous nous soyons jamais rencontrées, nous nous connaissons.

Pour moi, la route a été longue, parfois tortueuse, en tout cas toujours dense et intense. Pour courir sans tomber ni se cogner la tête, il vaut mieux éviter de regarder en arrière et aller de l'avant. Ce que j'ai toujours fait.

Aujourd'hui, j'ai décidé de raconter ce que j'ai fait de ce que vous m'avez fait.

Vous êtes, Madame, la destinataire de cette lettre.

« Il ne faut pas mettre de bombes dans les endroits où il y a des enfants. » C'est, d'après ma mère qui m'a veillée à l'hôpital cette nuit du 30 septembre 1956, la phrase que j'ai répétée en boucle. Par ces mots d'adulte prononcés à cinq ans, je suis sur l'instant devenue la mère de ma mère.

Cinquante-cinq ans plus tard, le souvenir de ce moment violent semble intact. Mais la mémoire est complexe et nous joue aisément des tours : comment distinguer les images gravées dans ma tête des récits racontés par les témoins et mille fois repris par des proches ? Du moment même qui a suivi l'explosion, je ne me souviens guère que de mes efforts répétés et désespérés pour appeler ma grand-mère

– la déflagration m’avait sans doute projetée loin d’elle –, de mon incapacité à faire sortir un son de ma bouche et de ma peur panique qu’elle ne puisse pas m’entendre. Aujourd’hui, je devine que ma propre voix m’était inaudible car j’avais les tympan meurtris par l’explosion.

Puis, dans l’affollement des secours qui arrivaient au compte-gouttes – c’était la première bombe au centre d’Alger et rien n’était vraiment organisé pour y faire face – un militaire français m’a prise dans ses bras et a arrêté une voiture qui passait, direction l’hôpital Mustapha. « Attention de ne pas mettre de sang sur le siège », a recommandé le conducteur d’une voix sévère. Le militaire m’a regardée avec affection.

Pêle-mêle, ensuite, se bousculent des images de grande salle commune d’hôpital : corps entassés sur des civières, gens qui geignent, agitation du personnel médical qui court en tous sens. Aucun souvenir de douleur, juste cette même terreur de ne plus voir ma grand-mère. Un médecin s’est approché, a soulevé le drap puis l’a reposé sur moi avec une grimace écœurée avant de s’éloigner sans un mot : je me suis sentie abandonnée.

Je revois ma mère en larmes, assise toute la nuit sur une chaise à mes côtés, le va-et-vient des infirmières dans ma chambre et cette impression – déjà – qu’elles venaient toutes voir « la petite Dany » avec curiosité...

Je ne me souviens pas d’avoir souffert physiquement dans les premiers jours. M’a-t-on droguée ? C’est peu probable puisqu’on croyait à l’époque que les enfants ne ressentent pas la douleur ! J’étais sans doute juste en état de sidération.

Dans les jours, les semaines qui ont suivi, les visites succédaient aux visites : tantes et oncles, voisins, officiels. La femme du gouverneur Lacoste s’est rendue au chevet des « petites victimes du Milk Bar ». Elle m’a offert une poupée. Les infirmières me disaient que j’avais bien de la chance d’avoir reçu un aussi beau cadeau d’une dame comme elle.

L’une de mes tantes m’a rendu visite avec mon oncle et leur bébé qui n’avait que trois semaines. Ils se sont livrés à un manège curieux, que je ne comprenais pas : chacun des deux tenait l’enfant dans l’embrasure de la porte pendant que l’autre venait m’embrasser dans mon lit. Moi, je ne rêvais que de

prendre ce bébé, une poupée en chair et en os, dans mes bras. Ils me privaient de ce qui m'aurait fait le plus plaisir. Pourtant, je savais bien que je n'étais pas contagieuse : trois mois plus tôt, j'avais eu la rougeole et j'avais appris ce mot-là, je savais que le bébé ne risquait rien. Je n'ai pas osé poser de questions mais, à ce moment précis, j'ai commencé à penser que les adultes agissaient parfois avec une grande bizarrerie et qu'ils ne savaient décidément pas tout.

J'ai vécu plusieurs mois de vie presque tranquille à l'hôpital : la routine, qui fait le quotidien hospitalier, est rassurante pour les enfants.

Un jour de très beau temps, les infirmières avaient sorti tous les enfants dans le jardin. À l'heure de cette récréation improvisée, j'étais la seule à être allongée sur un brancard ; les autres étaient en fauteuil ou sur leurs jambes et faisaient cercle autour de ma civière ; moi, je ne voyais que les branches des palmiers sur fond de ciel bleu car l'énorme cerceau qui protégeait mes jambes de tout contact avec le drap me séparait aussi des autres.

Au fil des jours, des enfants plus mobiles venaient jouer dans ma chambre. Nicole, une

grande de dix ans qui avait perdu un bras au Milk Bar, passait son temps à dessiner ; moi, j'inventais des histoires sur ses dessins.

Au moment redoutable des pansements et des soins, plusieurs fois par jour, j'asseyais ma réputation de petite fille modèle en me laissant faire gentiment, sans mot dire. Soucieuse de ne pas aggraver le chagrin de ma mère, qui, dans mon souvenir, était toujours en larmes près de moi, je ne pleurais jamais : et pourtant, il fallait changer bien des pansements, enlever bien des fils, et retirer tous les éclats de bois, de verre et de métal venus se loger partout dans mon corps au moment de l'explosion. Les infirmières me montraient en exemple aux autres enfants qui, eux, hurlaient comme des enfants lorsqu'ils avaient mal. Moi, j'appréhendais ces moments mais ne pipais mot, ou plutôt si : j'avais inventé mon mot à moi, « chamboulla », que je psalmodiais pendant les soins douloureux et qui, pendant des années, m'a servi d'incantation contre la douleur. Ce « chamboulla » m'a permis d'être la petite fille qui ne pleure pas. Un statut auprès des soignants. Un état pour toujours.

Ma seule souffrance pendant tous ces mois fut de ne plus voir ma grand-mère. On

m'avait dit une fois pour toutes qu'elle était « en vacances à Paris ». Au fond de moi, j'avais la conviction qu'elle ne pouvait pas m'avoir abandonnée dans un moment pareil ni me laisser ainsi sans un signe. Comment croire que cette femme joviale et affectueuse qui s'occupait de moi jour après jour, et qui comblait tous mes caprices de petite-fille unique, avait pu partir en vacances quand j'avais le plus besoin d'elle ? Je sentis vite qu'il valait mieux ne plus jamais parler d'elle : on sait bien, lorsque l'on est enfant, discerner ce qu'il ne faut pas dire. Je sus me taire prudemment, fis semblant de ne plus y penser et assis ma certitude. Un jour, bien des mois plus tard, le manque fut plus fort que la crainte. J'ai bravé le tabou alors que ma mère dressait la table de Pessah pour oser enfin demander : « Mémé est morte ? » « Oui. » Je venais de perdre officiellement ma grand-mère disparue depuis des mois.

Vous comprendrez, Madame, que dans cet attentat dans lequel j'avais été gravement blessée, la disparition de ma grand-mère était ma seule vraie souffrance. La petite-fille est devenue grand-orpheline. Et grande.

D'un coup. Ou plutôt d'un geste. Le vôtre, Madame.

Une fois rentrée à la maison, au printemps 1957, une vie nouvelle a commencé. Le jour de mon retour, j'ai revisité notre appartement dans les bras de l'un de mes oncles : il me nommait chaque pièce, m'en rappelait des détails autrefois si familiers. Je savais naturellement que nous étions chez nous, mais j'avais oublié tout ce qui en faisait un lieu bien connu. Sans doute puis-je me réjouir de cette amnésie bienfaisante : dans le même mouvement, elle m'a aussi fait oublier ce que c'était de courir et d'avoir deux jambes. Cela m'a aidée à ne jamais succomber au lamento des regrets.

Dans cette vie nouvelle, il fallait surtout faire comme si tout était comme avant : incroyable quadrature du cercle qui continue toujours à enfermer nos rapports. Dans toutes les familles, il y a des malheurs : des disparitions prématurées, injustes, contre nature. Des accidents, des maladies, des entorses au règlement tacite du bonheur banal. Ce qu'il y a de terrible dans la mienne, c'est que mes parents ont vécu ce cataclysme dans un

chacun pour soi qui les isole aujourd'hui encore, dans la vieillesse, l'un de l'autre. Leurs soixante années de vie conjugale agitée ont été ponctuées de disputes causées par ce chagrin qui les a toujours séparés : le père devenu orphelin et la mère crucifiée par la blessure de sa fille. Deux malheurs pour une seule bombe : le choc ni la peine ne les ont rapprochés et aucun n'a jamais pu consoler l'autre.

Après l'attentat, mon père, homme jeune éperdu de chagrin par la perte prématurée de sa mère, s'est terré ; il est d'ailleurs absent de la plupart de mes souvenirs de l'époque. Il a rapidement repris son travail après l'événement : sans doute s'abritait-il derrière la nécessité d'aller au bureau pour échapper au quotidien médical qui était désormais le nôtre, et à la réalité du vide laissé par la disparition de sa mère. D'un naturel peu loquace, il luttait sûrement comme il le pouvait, dans l'isolement, pour survivre à cette perte.

Ma mère, elle, a cessé sur-le-champ de travailler pour rester à mes côtés. Très jeune femme brisée par ce qui venait d'arriver à son enfant, par ce qui venait de « lui arriver », selon l'expression qui a toujours été la sienne,

Composition et mise en page



N° d'éditeur : L.01ELJN000438.N001
Dépôt légal : février 2012